

* ENTRETIEN AVEC **ALEXANDRE ZEFF**



© Olivier Allard

● **Après avoir mis en scène *Big Shoot* puis *Jaz*, de Koffi Kwahulé – textes traitant tous deux de formes de violences – vous adaptez ici un roman de Nathacha Appanah qui a trait à la situation déliquescence de Mayotte, empreinte d’une violence sociale latente. Quel est, pour vous, l’enjeu de la représentation de la violence au théâtre, miroir de la société ?**

Notre monde est ultra violent. La création artistique permet de transcender la brutalité à laquelle nous sommes confrontés pour mieux l’appréhender. Je souhaite, à travers mon travail, donner la parole à celles et ceux qui en sont privés. Les laissés-pour-compte, les bannis, les oubliés, celles et ceux qui voient leurs droits et leurs rêves foulés au pied. La création n’a de sens pour moi que si elle se met au service de la lutte contre les injustices.

Exposer les différentes formes de violence sur une scène, pour en dénoncer les fonctionnements, permet non seulement d’analyser collectivement les problématiques de notre société mais aussi de les ressentir autrement que dans le discours politique ou dans l’expérience quotidienne. La poétique permet de toucher des parties plus profondes de notre être. Elle peut amener des prises de consciences fulgurantes et bouleverser nos comportements.

● ***Tropique de la violence* est un spectacle total qui convoque théâtre, danse, musique en live et vidéo, dans un décor monumental. Dans quelle intention plongez-vous le spectateur dans un tel dispositif immersif ?**

Avec mon équipe, nous souhaitons plonger le public dans un état hypnagogique où les barrières de la conscience tombent afin d’atteindre le spectateur là où il ne l’est pas habituellement. Nous souhaitons ainsi créer un choc esthétique d’une nouvelle nature. Notre démarche transdisciplinaire est un moyen de briser les frontières entre les arts afin de proposer une création « métisse » qui repousse les limites du spectacle vivant. Il s’agit d’inventer une pratique artistique composée dans son essence même de plusieurs arts. On pourrait appeler cela : « Trans’Art ».

« La création n’a de sens pour moi que si elle se met au service de la lutte contre les injustices. »

● **La scène semble être en perpétuel mouvement grâce à l'utilisation de la vidéo, laquelle est projetée sur des tulles noirs transparents à plusieurs niveaux de profondeurs. Tantôt concrètes, tantôt abstraites, comment ces images se superposent-elles au réel pour «transcender l'histoire»?**

Je travaille avec la vidéo pour élargir la scène et intégrer librement des fragments de notre monde. Il s'agit ainsi d'augmenter la puissance de notre geste esthétique. Le principe de la vidéo dans le spectacle n'est pas dans la superposition mais dans la fusion. L'objectif est que le spectateur ne distingue plus l'image vidéo des éléments concrets sur la scène. Cela forme un tout hybride entraînant ainsi de nouvelles perceptions chez le spectateur. Le récit est donc autant pris en charge par les acteur·trice·s que par l'image. Là aussi, l'idée est que le vivant et le virtuel travaillent ensemble pour porter au plus fort *Tropique de la violence*.

● **Une composition musicale électronique et instrumentale est interprétée en live par deux musiciens : un claviériste au synthétiseur et une batteuse-percussionniste présente sur scène, tel un personnage à part entière. Jusqu'à quel point la musique constitue-t-elle ici un langage qui amplifie la dimension tragique de l'histoire?**

Depuis *Jaz*, la musique *live* est devenue un mode d'expression indispensable à mon écriture. Elle participe aujourd'hui à ma création au même titre que la voix d'un·e acteur·trice. Elle porte le texte en y ajoutant une dimension sensible, décuplant la puissance émotionnelle de l'ensemble. Yuko Oshima, batteuse et percussionniste, vient du jazz contemporain et de la musique improvisée. Elle fait partie des «fantômes» qui s'incarnent dans le spectacle.

Cette dimension magique est fondamentale dans le récit. Elle permet de repousser les frontières de la réalité pour la saisir d'autant plus. La musique électronique *live* accompagnera également les spectateurs dans une expérience sonore comme avec une musique-totem, c'est à dire d'apparence surnaturelle où ils n'auront pas les points d'appuis classiques.

● **Les comédien·ne·s revêtent des costumes évolutifs et sont grimés, pour les uns, de tatouages et des cicatrices faisant référence à certaines traditions tribales et pour les autres, de prothèses qui renforcent les traits du visage. Comment avez-vous confectionné l'identité visuelle des personnages, qui semblent tout droit sortis d'un univers de bande-dessinée?**

«Chaque personnage est détaillé afin de creuser aussi loin que possible son identité pour en faire jaillir ses éclats.»

J'ai travaillé avec la maquilleuse Violette Conti dans la même volonté que sur l'ensemble de la création afin d'élargir les possibilités créatrices. Nous avons donc dessiné avec précision ce que le maquillage

pouvait ajouter à l'ensemble de l'œuvre. Chaque personnage est donc détaillé afin de creuser aussi loin que possible son identité pour en faire jaillir ses éclats. Nos personnages principaux sont des adolescents et l'un d'eux, Bruce, s'identifie à Bruce Wayne de *Batman*. Cela nous permet donc de pousser la composition notamment en injectant l'humour nécessaire à la composition de l'ensemble. ♦

✳ **Propos recueillis par Aurélien Péroumal, septembre 2020**

Simulation scénographique©Benjamin Gabrié



Simulation scénographique©Benjamin Gabrié

